Zeitschrift: Bildungsforschung und Bildungspraxis : schweizerische Zeitschrift für Erziehungswissenschaft = Éducation et recherche : revue suisse des sciences de l'éducation = Educazione e ricerca : rivista svizzera di scienze dell'educazione

Herausgeber: Schweizerische Gesellschaft für Bildungsforschung

Band: 17 (1995)

Heft: 2

Vorwort: Éditorial

Autor: Hofstetter, Rita

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Editorial

L'histoire de l'éducation: ses renouvellements et ses tentations

Rita Hofstetter

La connaissance historienne connaît, depuis quelques décennies, un dynamisme étonnant, qui ne se confine pas au monde de la recherche scientifique érudite mais conquiert dorénavant un large public en quête de sa mémoire et séduit par le renouvellement des approches, des méthodes et des objets de la discipline. Soutenue par l'engouement plus récent pour l'histoire culturelle, l'histoire de l'éducation est elle aussi entraînée dans cette expansion, ce d'autant que politiciens et praticiens ne manquent pas de la solliciter dans l'espoir de garantir l'efficience de leurs décisions et actions pédagogiques. Certes, l'historien qui se laisse tenter par cette demande n'échappe pas à certains dangers; nous y reviendrons.

Réactivant cycliquement d'anciens clivages, le renouvellement de l'historiographie s'est produit par modes successives, auxquelles les *Annales* (1929) et la «Nouvelle histoire» ont puissamment contribué. L'histoire de l'éducation, qui n'a pas esquivé ces modes et la remise sur le métier de pérennes questions, s'est elle aussi modifiée. Elle se confinait d'abord surtout à une histoire politique et institutionnelle de l'enseignement, s'attachant notamment à retracer l'origine et l'évolution de nos systèmes éducatifs modernes; elle balisait alors couramment son histoire de quelques grandes figures précursorales, que l'on s'évertuait à rendre exemplaires.

Dès l'après-guerre, sous l'influence conjuguée des sciences humaines en pleine expansion comme de la révolution scolaire et son insistant questionnement relatif à la démocratisation des études, la production historique se fait plus sociale. Dans le sillage de la Nouvelle histoire, qui prise alors le quantitatif et le sériel et aspire non sans excès boulimiques à une histoire totale ou globale, les études en histoire de l'éducation abondent en statistiques et en courbes de scolarisation et d'alphabétisation. Il s'agit notamment, dans l'élan des travaux

de Bourdieu et Passeron, de saisir l'incidence scolaire des inégalités entre classes et entre sexes que l'on aspire à réduire, influencés en cela par l'air du temps.

Dès les années 70, et toujours entraînée par le renouvellement du questionnaire de l'historiographie générale que célèbre et tente d'accélérer le fort connu *Faire de l'histoire* de 1974, l'histoire de l'enseignement modifie une nouvelle fois progressivement ses perspectives. Délaissant pour un temps les grandes interprétations, – soupçonnées d'effacer trop allégrement aspérités, spécificités et dissonances au profit d'une histoire abusivement lisse et rectilinéaire ayant cédé aux mirages de l'idéologie du progrès –, la voici, dans la foulée de Furet et Ozouf, plus attentive aux disparités locales mises en lumière par de nombreuses monographies interrogeant les effets des volontarismes politiques. La voici esquissant bientôt quelques échappées hors des murs de la classe, pour saisir comment les savoirs et les valeurs se transmettent sur d'autres scènes, familiales notamment. Focalisant son attention sur les représentations, elle tente dorénavant une approche plus anthropologique de l'acte éducatif. Elle se montre également sensible aux interrogations stimulantes de la psychanalyse et de la linguistique et s'enthousiasme pour l'histoire des idées et des mentalités, que les promoteurs de la Nouvelle histoire appellent de leurs vœux. Boudant momentanément les grandes figures et les considérations globalisantes, l'histoire de l'éducation est désormais surtout désireuse d'appréhender le vécu quotidien des acteurs scolaires; elle déplace couramment son projecteur des masses aux minorités, de la grande figure à d'anonymes trajectoires issues du menu peuple, des discours officiels à la réalité concrète et vécue, qu'elle aspire à saisir jusque dans les confinements intimes de sa vie passionnelle et de ses représentations imaginaires.

Plus récemment encore, l'histoire de l'éducation se laisse tenter, enfin, par les disciplines scolaires et les contenus enseignés. Elle ne les aborde plus uniquement par le biais de textes officiels, des règlements et législations, qui constituaient jusqu'alors ses sources de prédilection, mais également par l'étude des manuels, des rapports institutionnels, des journaux et récits d'instituteurs et surtout des cahiers d'élèves. Ne sont-ils pas plus à même de restituer dans ses aspects les plus concrets l'activité au quotidien de la classe et les contenus réels d'enseignement et d'apprentissage? Cette nouvelle orientation permet par ailleurs souvent de nuancer les interprétations hâtives et généralisantes, issues d'une lecture restreinte aux seuls textes et documents officiels et trop souvent asservie aux nécessités du présent, comme le déplore ci-dessous H.-U. Grunder.

Ainsi, après un engouement pour une approche institutionnelle et politique, puis sociale et anthropologique, c'est à une interrogation plus culturelle que l'histoire de l'éducation se prête maintenant. Bien sûr, dans cette expansion un peu vertigineuse de l'historiographie, on ne manque pas de constater maints retours, parmi lesquels celui de l'événement, du récit, de la biographie tout autant que de l'histoire politique et institutionnelle, retours qui modèlent également les chantiers de l'éducation. Plusieurs articles du présent numéro illustrent ces différentes perspectives et ces renouvellements, en Suisse également, tant des approches, résolument interdisciplinaires, que des objets de l'histoire

de l'éducation. L'on peut souhaiter certes que cette publication en prélude d'autres, dans l'espoir que l'historiographie suisse se montre plus prolixe et plus inventive et qu'elle exploite mieux ses ressources, riches notamment en possibilités d'investigations pour des histoires comparées de l'éducation, de la formation et des systèmes scolaires. Il est en effet inquiétant de constater que les recherches et publications scientifiques en histoire de l'éducation sont en déclin en Suisse jusqu'au début des années 90 (infra. L. Criblez & C. Jenzer), alors même que la connaissance historienne connaît de prometteurs renouvellements et un accueil favorable auprès du public.

Si de cette évolution – trop schématiquement retracée ici – l'on retient surtout la conquête des nouveaux objets et des nouvelles approches de l'historiographie contemporaine[1], un questionnement non moins prometteur concerne la réflexion sur le métier d'historien lui-même. La prétention trop longtemps dominante à vouloir restituer le passé dans son intégralité se voit abandonnée au profit d'une interrogation plus soutenue sur l'inévitable et subjective interprétation qui tisse tout travail de rétrodiction, sans pour autant renoncer à l'impératif de vérité qui s'impose dans le métier. L'historien se montre attentif présentement à cette différence entre le passé et ce que nous en livre le document, ce reste tronqué d'un vécu qui toujours échappe pour partie à qui prétend s'en saisir et s'en rendre maître – même si l'historien, en ce qu'il peut réorganiser les données du passé, est susceptible de leur fournir un sens nouveau, et en sait ainsi tout à la fois plus et moins que les acteurs dont il conte l'histoire.

L'historien d'aujourd'hui s'attache encore à comprendre les raisons pour lesquelles des fragments de vies échouent en archives, concentrant sa curiosité sur le contexte d'énonciation et non plus seulement sur le contenu des sources compulsées. Comme l'y invitaient naguère M.-I. Marrou, M. De Certeau et M. Foucault, et plus récemment J. Rancière [2], il déplace actuellement son questionnaire sur cet écart entre les mots et les choses et sur les silences et bégaiements de l'histoire. Soucieux de réflexivité, il s'interroge aussi sur les pesanteurs et les engouements successifs qui ont jalonné la connaissance historique. L'essentiel des mutations dans la production historique ne résultent-elles point d'ailleurs de l'inventivité de ses auteurs et de leur capacité à s'interroger eux-mêmes par réfraction sur leur manière d'interpréter le passé? En effet, «si l'histoire en tant que discipline, ne cesse de reformuler ses problèmes, c'est bien que le présent ne cesse d'interroger l'histoire et contraint l'historien à reprendre ses enquêtes et à reformuler ses questions, voire à changer ses méthodes. Toute histoire a le caractère d'histoire contemporaine, la recherche historique s'inscrit dans un va-et-vient indispensable qui nous fait comprendre le présent par le passé et le passé par le présent».[3] Autrement dit, «l'histoire ne naît que dans l'horizon de questions qu'on lui pose».[4]

Si c'est dans cet espace entre les choses et les mots, entre l'Histoire vécue et celle évoquée par l'historien, que réside la richesse du métier – la place pour la créativité de l'auteur inscrite, elle, dans son présent de chercheur – c'est là aussi que siège une redoutable menace: celle de ne voir dans le miroir tendu par le passé que son propre visage, de substituer son propre discours aux vies silencieuses dont on prétend restituer les paroles, d'asservir finalement le passé à son

propre besoin de justifications. Et ce risque est d'autant plus aigu lorsque sont abordées des questions d'actualité, comme c'est souvent le cas en éducation, et lorsque l'intérêt se centre non seulement sur l'événementiel, mais également sur des discours parsemés de croyances, d'utopies, de passions, lesquelles risquent d'entraîner le chercheur lui-même dans le tourbillon de la militance. Partant, si l'historien de l'éducation est flatté d'être régulièrement sollicité en vue d'éclairer le présent par sa connaissance du passé, cette demande ne menace-t-elle point parfois de gauchir sa lecture en lui dictant des réponses intéressées, dépendantes de prétentions rénovatrices souvent mues par la quête de recettes efficaces pour l'avenir? Si les exigences du présent sinon du futur ont certes à être entendues, doivent-elles pour autant altérer la vigueur de l'histoire dont la condition précisément est sa liberté de pensée? Interrogations auxquelles nous convie justement *L'ÉDUCATION NOUVELLE ET LES ENJEUX DE SON HISTOIRE* [5], ouvrage édité cette année en français et en allemand sous la direction de Daniel Hameline, Jürgen Helmchen et Jürgen Oelkers par la collection Exploration (Lang) de la Société suisse de recherche en éducation.

Cette publication vient assurément défigurer un certain nombre de nos mythes et de nos évidences à propos de l'Education nouvelle et de ses promesses; au risque de déjouer nos prétentions à l'originalité, de nous laisser perplexes devant nos aveuglements et nos contradictions, jusqu'à engendrer comme un désir de suspendre momentanément notre action... le temps d'une lecture des plus enrichissante qui nous invite à repenser l'histoire de l'Education nouvelle, tout en nous conviant à une réflexion sur l'historiographie contemporaine et sur notre pratique éducative tout autant, nous offrant en miroir certaines de nos interrogations présentes. Comme le souligne l'avant-propos de l'ouvrage, «l'Education nouvelle, parce qu'elle prolonge dans notre actualité les réponses qu'elle apportait il y a cent ans déjà aux questions éducatives [il suffit pour s'en assurer de parcourir les lignes de forces de l'actuelle rénovation de l'école genevoise], suscite encore des appréciations qui, d'emblée, plaident ou dénigrent». Et c'est bien cette volonté d'entamer une histoire ne cédant ni à l'hagiographie ni à la polémique mais désireuse d'étudier «dans la sérénité la portée réelle d'un mouvement qui ne peut être appréciée et saluée que confrontée à ses limites» [6], qui motive ses auteurs; un pari qu'ils relèvent avec bonheur. Rompant avec une vision unanimiste et traditionnelle du mouvement, les diverses contributions historiques de cet ouvrage explorent aussi bien les ramifications françaises, allemandes que suisses de l'Education nouvelle; elles revisitent certains de ses concepts, interrogeant les récits simplificateurs et les portraits légendaires auxquels elle a donné naissance. Ainsi, ses auteurs rendent enfin possible l'appropriation critique de cette histoire dans le même temps où ils la renouvellent, s'inscrivant ce faisant dans cette histoire vivifiante à laquelle nous convie Michel de Certeau: «La tradition ne peut être que morte si elle reste intacte, si une invention ne la compromet en lui rendant la vie, si elle n'est pas changée par un acte qui la recrée.» [7]

Notes

[1] Pour de plus amples développements, voir *Faire de l'histoire* (1974). Paris: Gallimard; J. Le Goff (ss.dir.) (1978). *La nouvelle histoire,* Paris: Retz, CEPL; *Autrement* (1995). «Passés recomposés, Champs et chantiers de l'histoire», Paris.

[2] M.-I. Marrou (1954). *De la connaissance historique.* Paris: Seuil. M. de Certeau (1975). *L'écriture de l'histoire.* Paris: Gallimard. M. Foucault (1975). *Surveiller et punir. Naissance de la prison.* Paris: Gallimard. J. Rancière (1992). *Les mots de l'Histoire, Essai de poétique du savoir.* Paris: Seuil.

[3] J. Boutier & D. Julia (1995). «Ouverture: à quoi pensent les historiens?» in: *Autrement* (1995), *op. cit.,* pp. 38–39.

[4] J. Helmchen (1995). «L'Education nouvelle francophone et la Reformpädagogik allemande, deux «histoires»?» in *L'Education nouvelle et les enjeux de son histoire,* SSRE: Exploration, Lang, p. 27.

[5] La revue *Education et Recherche* publiera sa recension, par J. Coquoz, dans le prochain numéro.

[6] D. Hameline, *Ibid.,* pp. I à IV. *L'Education nouvelle et les enjeux de son histoire.*

[7] M. de Certeau (1987). *La faiblesse de croire,* cité par J. Boutier & D. Julia (1995), *op. cit.,* p. 53.